

Vox prête voix et chœur à la communauté

Vox théâtre, *L'Opéra de quat'sous*, spectacle présenté à la Cour des arts d'Ottawa du 8 au 11 février 1996

Annie Lise Clément

Numéro 87, mai 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clément, A. L. (1996). Compte rendu de [Vox prête voix et chœur à la communauté / Vox théâtre, *L'Opéra de quat'sous*, spectacle présenté à la Cour des arts d'Ottawa du 8 au 11 février 1996]. *Liaison*, (87), 28–28.

Vox prête voix et chœur à la communauté

Pendant et après L'Opéra de Quat'sous que proposait Vox Théâtre, ai-je été interpellée rationnellement ? poussée à la réflexion puis à l'action politico-sociale ? Ou, à l'opposé, après rires et pleurs, suis-je maintenant délivrée et réconfortée ? À vrai dire, un sentiment de porte-à-faux demeure.

S'attaquer à cette œuvre de Bertolt Brecht, créée en 1928 et maintes fois visitée depuis, mérite en soi estime et attention. Lui donner vie par le biais du théâtre communautaire, c'est une entreprise d'autant plus courageuse qui, nous le verrons, sert pourtant ce choix risqué. Dans cet opéra sont en germes les grandes conceptions brechtiennes, la « mission sociale » d'un théâtre avide de supprimer la catharsis aristotélicienne au profit d'un

talents prometteurs) dont un regard, un sourire — jamais les mêmes — saisissent le spectateur. C'est ici que la pièce s'inscrit dans l'univers de Brecht : cette production communautaire a su amener un public nouveau et diversifié qui, autrement, n'aurait peut-être jamais connu les tribulations du criminel Mac The Knife affrontant « l'Ami des mendiants » (plutôt un bourgeois de la pire espèce), Jonathan Peachman. Un jeu d'ensemble bien orchestré par le tandem Pierre Rodier / Marie-Thé Morin, extérieur et souple, qui accroche et oblige à écouter.

Parce qu'il désirait voir naître un spectateur nouveau qui accepte de troquer émotion pour entendement, le théâtre épique se distinguait en bloc de ses prédécesseurs. Comme lui, Rodier sait une fois de plus surprendre. Déjà, ce choix audacieux qui cadre tout à fait avec la démarche voxienne, ce besoin aussi de raconter son mal-être par le chant, ces harmonies inatten-

dues et pénétrantes. Le souci est moins de plaire que de provoquer ou de conscientiser ; dans le programme, le mot de Pier Rodier en témoigne : « Je souhaite que, malgré l'incertitude politique et économique de notre temps, nous puissions un jour respecter tous les hommes et les femmes de la Terre. »

Les enjeux politiques et sociaux sont toutefois quelque peu confus. Peut-être l'univers de la pièce (couronnement de la Reine d'Angleterre) est-il trop éloigné ? Je dis trop parce que Brecht sou-

haitait cette distance, parce que, comme le souligne encore Rodier, la pauvreté, la violence, l'exploitation, la corruption, elles, ne sont certes pas chose du passé. Mais après la chute de l'idéologie communiste, est-ce encore possible aujourd'hui de croire à cette forme d'engagement ? Peut-on, ainsi, se contenter de demeurer extérieur à l'action ? Autre remarque : où sont les fameuses pancartes qui résument les scènes ? Leur présence aurait sans doute éclairci le déroulement de l'intrigue.

Les mouvements appropriés du chœur, ses chuchotements et complaints auraient également gagné à être davantage soutenus musicalement ; ici, le musicien Roch Archambault est juste mais trop discret, peu complice des *songs* autrement bien rendus.

Dans les rôles individuels, Maude St-Denis prend un envol remarqué et Claude Marquis se distingue dans un rôle secondaire. Un peu trop d'unité de ton chez les autres (les femmes sont hystériques et les hommes fâchés) mais, dans l'ensemble, les *gestus* des comédiens, clairs et stylisés, sont efficaces. Ici, nous sommes bien au théâtre : les éléments scéniques détonnent à souhait du réel et maintiennent l'auditoire séparé de l'action.

Exercice de style plus que prétexte ou provocation politique ? Peu importe, il apparaît difficile d'interpréter cet œuvre qui, à la fois doit toucher et ne pas toucher. Avant tout, Brecht espérait voir le public discuter le spectacle ; en ce sens, Vox a gagné son pari. Et vous, spectateurs, avez-vous malencontreusement « laissé au vestiaire votre raison en même temps que votre manteau », pour reprendre ce blâme de Brecht ? Chose certaine, Vox Théâtre a su nous étonner.

ANNIE LISE CLÉMENT

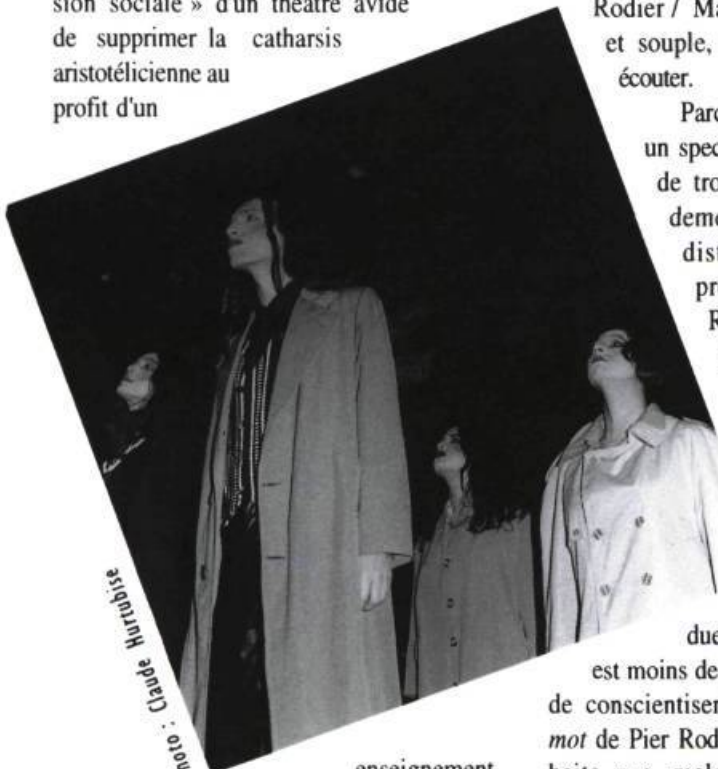


Photo : Claude Hurlbutise

enseignement, d'une prise de conscience de la société d'avant la Seconde Guerre mondiale.

Un souvenir puissant de la présentation de Vox : celui du chœur qui, de plein fouet, se livre au public. Dix-huit comédiens et comédiennes forment un ensemble tantôt uniforme, tantôt individualisé (sans doute trop mais qui donne à voir des